

verve et lui fera reprendre le dé de la conversation.—Les heures passent sans qu'on s'en aperçoive. De son côté, madame de Vadancourt s'est discrètement endormie. Elle a un sommeil de bon ton ; elle respire doucement et régulièrement derrière un éventail qu'elle semble tenir pour protéger sa figure du feu de la cheminée. Le bruit des voix ne trouble pas son sommeil et ce sommeil ne gêne personne. On cause sans s'occuper d'elle. Tout le monde s'amuse, à l'air content. Moi seul je me trouve ennuyé, et j'ai conscience d'avoir l'air ennuyé. Je ne parviens jamais à placer le moindre mot, et la baronne a cessé de m'encourager à parler, car toutes ses tentatives pour me faire sortir de mon mutisme, pour me faire dire quelque chose d'intéressant, ont toujours complètement échoué. Je cherche ses yeux, et lorsque je rencontre son regard, je rougis ; elle m'adresse la parole, et je ne puis répondre sans que mon visage trahisse l'embarras, l'émotion à laquelle je suis en proie.

“Elle doit me croire stupide,” me dis-je alors, et bien des fois je résolus de quitter le salon où je craignais de jouer un rôle ridicule. Me levant alors pour partir, je me trouvais soudain arrêté par son regard. Pénétrant ma pensée, ses yeux exprimaient une inquiétude qui ne disparaissait que lorsque mon attitude lui avait démontré que je venais de renoncer au projet de la quitter. Lorsqu'enfin, vers minuit, il m'était permis de me lever avec tout le monde pour prendre congé d'elle, et que je lui souhaitais une bonne nuit, elle me serrait amicalement la main et disait de cette douce voix qui m'allait droit au cœur : “A demain, n'est-ce pas, mon cher monsieur Benson ? Vous ne m'abandonnez pas ? Je vous considère comme le plus fidèle de mes amis.”—Et à l'instant j'oubliais qu'une demi-heure auparavant je m'étais trouvé ridicule et misérable, et c'est en la remerciant sincèrement que j'acceptais son invitation. Je remerciais bien que j'étais le seul de ses intimes qu'elle invitait régulièrement à revenir, mais je n'osais y voir autre chose qu'une preuve de bienveillance pour le plus jeune membre de la société, qui ne jouissait pas encore de plein droit des privilèges des autres visiteurs plus âgés. Ceux-ci ne se montraient pas chez la baronne aussi assidus que moi ; en revanche, ils y paraissaient beaucoup plus à leur aise.

A la porte de la maison, les habitués se dispersaient en différents petits groupes et se dispersaient. Je me joignais d'ordinaire à l'un d'eux et souvent je réussissais à amener la conversation sur le sujet qui m'intéressait plus que tout autre, sur l'histoire, sur le caractère de la charmante femme que nous venions de quitter.

J'appris que la baronne était d'une bonne famille, mais sans fortune, et qu'elle avait été fort bien élevée par une mère intelligente. Aimable autant que belle, elle avait épousé, à l'âge de dix-huit ans, le baron de Belvoir, gentilhomme de bonne souche et de grande fortune, qui avait trente et quelques années de plus qu'elle. Il était mort après trois ans de mariage, bénissant sa jeune femme qui l'avait admirablement soigné pendant sa longue maladie et l'instituant son héritière universelle. L'intéressante veuve de vingt-deux ans, rompant toutes relations avec le monde, s'était retirée chez sa mère pendant une année. Au bout de ce temps, elle avait d'abord reçu quelques anciens amis de son mari ; puis, peu à peu, elle avait réuni autour d'elle un petit cercle d'intimes triés avec soin, et dans lequel un heureux hasard m'avait donné accès, puisqu'en général, pour y être admis, il fallait avoir des titres sérieux, être un homme distingué dans le vrai sens du mot. Madame de Belvoir ne sortait que rarement, bien que beaucoup de bonnes maisons lui fussent ouvertes. Elle ne se plaisait probablement pas dans la société des femmes, mais elle était trop intelligente et trop prudente pour les négliger tout à fait, et on la voyait de temps à autre chez ses belles-sœurs et chez quel-

ques autres parents de son mari. En général, on ne l'aimait pas dans la famille Belvoir. Mais cela s'expliquait facilement, et il ne vint à l'idée de personne de lui en faire un crime. Les sœurs, les cousins et les cousines du baron ne pouvaient pardonner à la jeune veuve d'avoir hérité une grande fortune sur laquelle ils se croyaient des droits bien supérieurs à ceux de madame de Belvoir, née de Vadancourt. Aussi, entre eux, la traitaient-ils d'intrigante et l'accusaient-ils d'avoir employé toutes sortes de moyens pour accaparer la fortune du pauvre défunt. La vérité est que la belle et jeune Berthe de Vadancourt n'aurait probablement pas donné sa main au vieux baron de Belvoir si elle n'avait pas été pauvre et s'il n'avait pas été riche. De pareilles unions ne sont pas rares, et, en général, ceux-là seuls s'en plaignent dont elles froissent les intérêts. Tout le monde, sauf les membres de la famille du mari, trouvait que la baronne avait eu raison d'épouser un homme riche, et la félicitait de son veuvage qui lui permettait, à l'âge de vingt-cinq ans, de donner sa main à l'homme de son choix. Voilà ce que disaient les amis.

J'avoue que, pour ma part, j'en voulais à Mme de Belvoir d'avoir fait un mariage de raison, un mariage d'argent. Je ne pouvais m'expliquer comment une personne si accomplie, qui professait le vrai culte du grand et du beau, et qui semblait dédaigner tout ce qui était bas et mesquin, avait pu se vendre, pour ainsi dire, et à un vieillard par la simple raison qu'il était très riche. Mais de semblables pensées s'évanouissaient dès que je me trouvais en présence de ma divinité. Je ne voyais alors que sa beauté, j'admirais sa rare intelligence, et il m'était impossible de ne pas croire à sa bonté et à la noblesse de son caractère. J'étais, comme vous le voyez, amoureux et incapable de porter un jugement raisonnable sur l'objet de mon adoration.

* *

Un soir, après avoir quitté la baronne, je rentrais chez moi en compagnie du Dr Laval. C'était, après moi, le plus jeune des habitués de ce salon où nous nous rencontrions fréquemment. Il n'avait que trente-deux ans, mais il avait déjà conquis un certain renom dans le monde savant, et il occupait dans la société une place bien supérieure à la mienne. Il semblait m'avoir pris en affection, et souvent il lui arrivait de venir me voir entre deux consultations pour causer un quart-d'heure avec moi. Je pouvais me trouver flatté de ces marques d'attention, car Laval ne jouissait en aucune façon de la réputation d'un homme précisément bienveillant. On le disait sarcastique, mauvaise langue, et plusieurs fois ses propos aigres-doux avaient paru blesser quelques-uns des amis de la baronne. Il l'avait connue avant son mariage ; on racontait même que, jeune encore et sortant de l'École de médecine, il avait demandé la main de mademoiselle Berthe de Vadancourt, et qu'il avait reçu de sa mère un refus catégorique.

Quoi qu'il en fût, il faisait partie, depuis le commencement, du cercle qui se réunissait au salon de la baronne. Celle-ci le traitait avec une attention toute particulière, mais cependant avec une certaine réserve, ce qui, peu à peu, fit naître en moi la supposition que Laval lui inspirait quelque crainte. D'après ce que j'avais appris sur le compte de ce dernier, et ce que je voyais de mes propres yeux, je me figurais qu'il n'était pas tout à fait guéri de son amour pour elle et qu'un beau jour il finirait par la demander en mariage.—Je dois avouer que je voyais des rivaux dans tous ceux qui approchaient la baronne ; mais j'eus soin de dissimuler ma jalousie. Je me croyais tout à fait indigne de la belle jeune femme, et je craignais de paraître ridicule aux autres en osant prendre des airs de prétendant.

Ce soir-là, après cinq minutes de marche avec Laval, j'avais réussi à faire tomber la conversation sur madame de Belvoir.

“Quel âge avez-vous, monsieur Ben-

son ?” me demanda tout à coup le docteur.

Je répondis avec quelque étonnement que j'avais vingt-six ans.

“C'est ce que je pensais,” continua Laval. “Alors vous êtes trop jeune pour la baronne. Si vous voulez suivre un bon conseil, ne pensez plus à elle.”

Cette observation me surprit et me blessa en même temps. Au premier abord, je ne sus que répondre. Je retrouvai enfin la parole pour dire, d'un air passablement embarrassé, que tout me faisait supposer que madame de Belvoir ne se préoccupait aucunement de ce que je pouvais penser d'elle, et qu'il me semblait dès lors oiseux de discuter pour savoir si un homme de vingt-cinq ans est ou n'est pas trop jeune pour une femme du même âge.

Il me fallut quelques minutes pour débiter cela d'une manière à peu près compréhensible. Laval m'écouta sans m'interrompre. Lorsque j'eus cessé de parler, il reprit nonchalamment :

“Je crois que vous vous trompez.

—Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

—A mon avis, c'est vous que madame de Belvoir épousera ; vous et pas un autre.”

Je voulus protester. Il posa amicalement la main sur mon bras et continua avec ce même flegme qui ne l'avait pas quitté :

“Permettez-moi de vous expliquer toute ma pensée. Vous ne connaissez pas Mme Belvoir. Moi, je la connais très-bien ; mieux, je crois pouvoir le dire, qu'elle ne se connaît elle-même. Ce n'est pas une méchante femme ; mais elle n'est pas bonne non plus. Elle ne pense jamais à autre chose qu'à sa jolie petite personne. Elle est tout à fait incapable d'une belle action, d'une noble pensée, d'un sacrifice désintéressé quelconque. Elle se soucie de la vérité comme du bien-être d'autrui, c'est-à-dire pas le moins du monde. Elle sait à peine qu'elle fait mal lorsqu'elle invente une histoire. Elle n'appartient pas précisément à cette classe de gens qui mentent sans rime ni raison, et qui disent, par exemple, avoir mangé des petits pois lorsqu'en vérité c'étaient des lentilles ; mais elle ne recule devant aucun mensonge si la vérité doit lui faire tort, et si elle croit pouvoir l'altérer impunément. Elle s'est laissée vendre par sa mère au vieux Belvoir, et elle savait fort bien ce qu'elle faisait en prêtant les mains à cet odieux marché. Depuis qu'elle est libre, elle ne poursuit qu'un seul but : celui d'assurer son bien-être futur.—Vous, M. Benson, vous lui paraissez la personne la plus propre à réaliser son rêve de bonheur. Je n'ai l'intention ni de vous flatter ni de vous dire des choses désagréables. Je constate simplement ce que je crois être la vérité. Tel que vous êtes, jeune, quelque peu sentimental, bon enfant, riche, de bonne famille, avec votre belle taille, vos larges épaules et la manière avantageuse dont vous portez vos habits—justement, tel que vous êtes, vous réunissez aux yeux de notre charmante amie toutes les qualités qu'elle voudrait rencontrer chez l'homme auquel elle a l'intention d'accorder sa petite main si bien soignée.—J'ajoute que vous êtes amoureux de Mme de Belvoir, qu'elle s'en est aperçue et qu'elle a fort bien compris que votre passion est aussi sincère que désintéressée. Tout cela cadre à merveille avec ses prudentes spéculations. Elle cherche un époux qui lui appartienne, sans se soucier beaucoup de lui appartenir. Elle est beaucoup trop raisonnable, trop mesquine, disons le mot, pour avoir de l'ambition. Elle tient au solide. La paix, le confort, le bien-être, ont à ses yeux infiniment plus de valeur que la gloire, voire même la gloire. Elle s'imagine vous être supérieure. Elle l'est, en effet, à son point de vue, car elle est incomparablement plus rusée que vous. C'est égal : je préfère votre simplicité à sa finesse, et c'est pour cette raison que j'ai pris la liberté de vous débiter un long discours sur un sujet qui, au fond, ne me regarde nullement. J'espère que vous ne m'en voudrez pas ; je suis presque fâché, cependant, d'avoir cherché à vous ouvrir

les yeux, car je crains que, malgré tout, vous ne finissiez par ne plus voir qu'à travers les lunettes qu'il plaira à Mme de Belvoir de vous poser sur le nez. En ce cas, il est probable que bientôt vous ne verrez plus en moi qu'un homme méchant qui a voulu vous brouiller avec votre bonheur. J'en serai désolé, mais je n'y pourrai rien.—Et sur ce, bonne nuit, cher monsieur. J'ai encore affaire à mon cercle où j'ai donné rendez-vous à un ami.”

Nous venions de nous arrêter à la porte de son cercle. Il me serra la main et me laissa ému et surpris de ce qu'il venait de m'apprendre.

De toute la nuit je ne pus fermer l'œil. Mille pensées se croisaient dans mon cerveau ; il y en eut deux toutefois qui finirent par se dégager et s'offrir clairement à mon esprit. Laval se trompait lorsqu'il se figurait que madame de Belvoir avait une prédilection particulière pour moi ; —et le jugement qu'il portait sur cette charmante jeune femme n'était que l'amer dépit d'un amoureux éconduit. —Je me disais aussi que Laval était peut-être jaloux de moi et que son discours, ses perfides insinuations n'avaient eu d'autre but que d'éloigner un rival. Mais je dus chasser cette idée. Il avait toutes les apparences d'un homme sincère et honorable. C'étaient le chagrin, un amour malheureux qui le rendaient injuste pour Mme de Belvoir ; mais je le jugeais incapable de calomnier une femme uniquement pour éloigner d'elle celui qu'à tort ou à raison il pouvait croire dangereux.

Cet entretien avait cependant porté ses fruits. Je m'en aperçus lorsque, le lendemain soir, je me présentai à l'heure ordinaire chez Mme de Belvoir. Ma timidité avait disparu. Je me trouvais avoir subitement acquis un certain aplomb inquiet. J'étais décidé à savoir si la baronne me distinguait vraiment de ceux qui se trouvaient là. Lorsque nos regards se croisèrent ce soir-là, je ne détournai point les yeux suivant mon habitude, mais je les fixai au contraire sur elle d'une manière hardie et interrogative. Elle parut surprise, presque effrayée, baissa les yeux et rougit. Elle n'entendit pas une question qu'on lui adressa peu après, et devint visiblement distraite et préoccupée. Moi, au contraire, je me trouvais tout à fait à l'aise, et, pour la première fois, dans son salon, je parvins à raconter une histoire passablement longue sans balbutier ni me troubler.

Vers minuit, tout le monde se retira comme d'habitude. La baronne tendit la main à chacun de nous. Lorsque mon tour arriva, je retins sa main un instant, et je sentis une douce et timide réponse en la lui serrant. Elle me jeta un regard rapide, non pas amical, affectueux, franc, comme par le passé,—non : un regard troublé, inquiet. Mon cœur battait à tout rompre. Je n'avais pas d'expérience, mais je sentais bien que ce regard m'autorisait à dire enfin à Mme de Belvoir ce que je renfermais depuis si longtemps en moi-même.

Le jour suivant, je me présentai chez elle vers les cinq heures de l'après-midi.

Le domestique me reçut avec la phrase stéréotypée : “Madame la baronne n'y est pas !”—mais lorsqu'un peu plus tard, je me retrouvai à l'heure habituelle dans son salon, elle profita d'un moment où j'étais seul avec elle pour me dire qu'elle regrettait d'avoir manqué ma visite et qu'elle serait heureuse de me recevoir si je me présentais le lendemain ou le surlendemain à la même heure.

Ceci termine le prologue de sa petite comédie qui, depuis, se déroula rapidement pour aboutir à un dénouement tout à fait imprévu.

R. L.

(La fin au prochain numéro.)

Absolument historique et textuel : Un domestique, sortant de chez un célibataire, se présente dans une maison pour y entrer en service.

—Est-ce que je puis aller aux renseignements chez votre ancien maître ? lui demanda le bourgeois.

Le domestique, du ton le plus pénétré :

—Oh ! pas à ce moment-ci, madame... Il est mort.